

# LE MONDE diplomatique

HOLLYWOOD,  
C'EST MOINS  
CHER AU MAROC  
PAR PIERRE DAUM  
Pages 12 et 13.

Mensuel - 28 pages

N° 833 - 70<sup>e</sup> année. Août 2023

UNE ANALYSE CENSURÉE PAR LES MÉDIAS EUROPÉENS

## Pourquoi les grandes puissances se font la guerre

À en croire les discours dominants, la politique étrangère occidentale consisterait à exporter la démocratie libérale et le droit dans le reste du monde. Or les rapports entre puissances obéissent moins aux idéaux qu'à des considérations stratégiques, explique John Mearsheimer, théoricien majeur du réalisme dans les relations internationales.

PAR JOHN MEARSHEIMER \*

IL y a trente ans, nombre d'experts occidentaux assuraient que l'histoire avait pris fin et que l'affrontement entre grandes puissances relevait du passé. Cette illusion a mal résisté à l'épreuve du temps. Aujourd'hui, deux des conflits opposant des grandes puissances menacent de dégénérer en guerre ouverte : les États-Unis contre la Russie en Europe de l'Est à propos de l'Ukraine, les États-Unis contre la Chine en Asie orientale à propos de Taïwan.

Les changements intervenus dans la politique internationale ces dernières années ont marqué une dégradation de la position de l'Occident. Que s'est-il passé ? Où va-t-on ? Répondre à ces questions réclame une théorie des relations internationales qui donne du sens

\* Professeur de science politique à l'université de Chicago, auteur avec Sebastian Rosato de *How States Think. The Rationality of Foreign Policy*, Yale University Press, New Haven, à paraître à la fin de ce mois.

à un monde chaotique et incertain, un cadre général permettant d'expliquer pourquoi les États agissent comme ils le font.

La théorie dite du « réalisme » constitue le meilleur outil disponible pour comprendre la politique internationale. Quels sont ses postulats ? Les États coexistent dans un monde dépourvu d'une autorité suprême capable de les protéger les uns des autres. Cette situation les contraint à prêter attention à l'évolution des rapports de forces, car la moindre faiblesse peut les rendre vulnérables. Être en concurrence sur l'échiquier des pouvoirs ne les empêche pas cependant de coopérer lorsque leurs intérêts sont compatibles. Toutefois, de manière générale, les relations entre États – et plus particulière-

ment entre grandes puissances – sont fondamentalement assujetties au principe de compétition. Dans la théorie du réalisme, la guerre représente un instrument de gouvernance parmi d'autres, auquel les États recourent pour consolider leur position stratégique. Ainsi s'explique la fameuse formule de Carl von Clausewitz sur la guerre, « simple continuation de la politique par d'autres moyens ».

(Lire la suite pages 10 et 11.)



NICKY NODJOUMI. « Tails of the Lost Dreams » (L'envers des rêves perdus), 2022

CINQUANTE ANS D'ESPOIR

## Longo Maï, sur les sentiers de l'utopie

Un monde nouveau, solidaire, dégagé des impératifs de la rentabilité, comment ça marche ? Peu d'expériences de ce type peuvent prétendre avoir un passé. C'est le cas de Longo Maï en Provence. Depuis un demi-siècle, on y travaille beaucoup, on y discute énormément. Les générations se succèdent, les gens vont et viennent, l'aventure continue.

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE  
ANNE JOURDAIN \*

« COLLECTE pour le premier village pionnier dans le sud de la France. Nous avons encore besoin : d'un tracteur, de semences, de matériaux de construction, de 250 moutons, de machines et d'outils d'atelier, de 10 oies, de bonnes idées, de 100 000 francs en petites coupures, d'un charcutier, de maçons et de menuisiers, etc. » Les passants suisses n'ont pas tout de suite compris qui en appelait à leur générosité. C'était des jeunes gens. Une trentaine, qui venaient d'acquiescer une pauvre terre de Provence flanquée de trois hameaux en ruine, à Limans, au pied de la montagne de Lure. Les dernières brises de Mai 68 soufflaient encore dans leurs voiles, ils voulaient fuir les villes et la société de consommation. Ainsi naissait il y a cinquante ans une coopérative « agricole-industrielle » autogérée. Elle se choisit le nom, prémonitoire, de Longo Maï (1).

Roland Perrot, un de ses fondateurs, avait proposé de s'établir dans ce coin désolé. Sur les conseils d'un ancien berger qui avait croisé Jean Giono, au Contadour (2) tout proche. Perrot était de loin le plus âgé de la bande, et un des seuls Français. Les autres l'appelaient « Rémi ». On dit de lui qu'il était charismatique et exceptionnellement érudit. Peut-être autoritaire. Partisan de l'antimilitarisme et de la lutte anticoloniale, il revint en miettes de son service au Maroc (3). Quand, à la suite des « événements d'Algérie », il fut rappelé, il choisit de désertier.

(Lire la suite pages 22 et 23.)

\* Enseignante dans le secondaire.

- (1) En provençal, *longo maï* signifie « pourvu que ça dure », ou « que cela dure longtemps ».
- (2) À partir de 1935, après la publication de *Que ma joie demeure* (Grasset, Paris), une communauté se forme, au printemps et à l'été, autour de Jean Giono dans le hameau du Contadour en Haute-Provence. L'expérience, qui conduira à la publication des *Cahiers du Contadour*, s'achève en 1939.
- (3) Dans son roman *R.A.S.* (Jérôme Martineau, Paris, 1970), adapté sous le même titre par Yves Boisset (1973), Roland Perrot a raconté le sort de réfractaires à la guerre d'Algérie envoyés dans un bagne militaire au Maroc.

## La religion sécuritaire

PAR BENOÎT BRÉVILLE

VAULX-EN-VELIN, 6 octobre 1990. Thomas Claudio, 21 ans, circule à moto quand il est percuté par une voiture de police. Il meurt sur le coup. Pendant quatre jours, la ville s'embrase. Des commerces sont pillés, des voitures incendiées, des écoles mises à sac, des pompiers blessés, des journalistes molestés. « Ces événements, le chômage et l'absence de formation des jeunes en sont responsables », analyse alors un député-maire de droite, M. Nicolas Sarkozy (1).

Clichy-sous-Bois, 27 octobre 2005. Poursuivis par les forces de l'ordre, deux adolescents, Zyed Benna et Bouna Troaré, se réfugient dans un transformateur et décèdent électrocutés. Des heurts éclatent en Seine-Saint-Denis, qui s'étendent bientôt à l'ensemble du pays. Après trois semaines de révolte, le président Jacques Chirac déplore que « certains territoires cumulent trop de handicaps, trop de difficultés », et appelle à combattre « ce poison pour la société que sont les discriminations ». Il fustige également l'« immigration irrégulière et les trafics qu'elle génère » ainsi que les « familles qui refusent de prendre leurs responsabilités ».

Nanterre, 27 juin 2023. Nahel Merzouk, 17 ans, est abattu d'une balle dans la poitrine lors d'un contrôle routier. Les émeutes se répandent comme une traînée de poudre dans tout le pays. L'épisode sera court (cinq jours), mais intense : 23 878 feux sur la voie publique, 5 892 véhicules incendiés, 3 486 personnes interpellées, 1 105 bâtiments attaqués, 269 assauts contre des commissariats, 243 écoles dégradées. « Ces événements n'ont rien à voir avec une crise sociale », mais tout avec la « désintégration de l'État et de la nation », estime le candidat pressenti de la droite (Les Républicains, LR) à la prochaine élection présidentielle, M. Laurent Wauquiez (2). Et gare à celui qui prétend le contraire, accusé

aussitôt de justifier la violence, d'alimenter la culture de l'excuse, voire d'être un « factieux » et un « danger pour la République » (3).

Par les réactions qu'elles suscitent, les émeutes urbaines à répétition reflètent l'évolution du paysage politique français, passé au rouleau compresseur sécuritaire et identitaire. Hier avancée comme une évidence, l'explication sociale se trouve reléguée à l'arrière-plan ; en faire état est aujourd'hui proscrit. Par le passé, tout gouvernement confronté à un tel événement annonçait la mise en œuvre d'un plan banlieue pour remédier aux multiples inégalités dont souffraient ces territoires. Une fois l'attention retombée, cela se traduisait par des mesures peu ambitieuses – quelques emplois aidés, des subventions aux associations, des crédits pour rénover les bâtiments... Ces plans étriqués, une dizaine depuis les années 1980, n'ont évidemment rien résolu, ni le chômage, ni la ségrégation, encore moins les tensions entre les jeunes et la police. Mais leur empiement a fini par installer l'idée que l'État en aurait déjà trop fait pour les banlieues et qu'il serait temps de se recentrer sur les « vrais problèmes » : immigration, islam, démission des parents, laxisme de la justice, jeux vidéo, réseaux sociaux... Un discours taillé sur mesure pour opposer artificiellement banlieues et campagnes, ces territoires abandonnés où vivent les classes populaires.

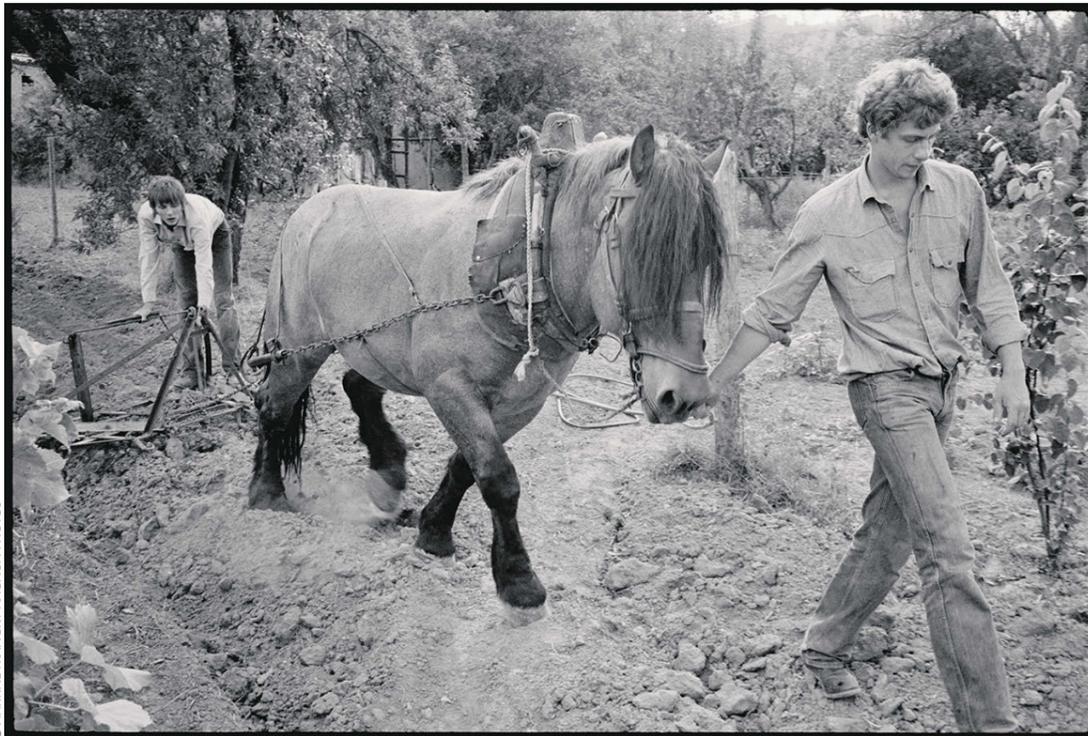
- (1) Entretien avec *Valeurs Actuelles*, cité dans « Vingt ans après les émeutes, hommage à Thomas Claudio », *Lyon Capitale*, 7 octobre 2010.
- (2) *Le Figaro*, Paris, 12 juillet 2023.
- (3) Selon les termes employés par M. Éric Ciotti, président des Républicains, pour qualifier M. Jean-Luc Mélenchon.



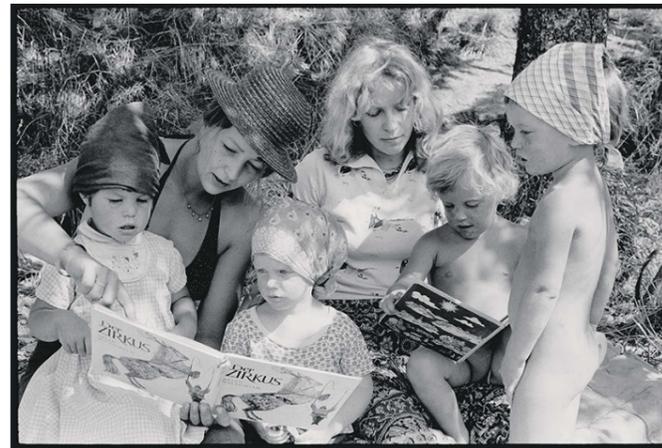
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX  
Également sur [www.monde-diplomatique.fr](http://www.monde-diplomatique.fr)

★ SOMMAIRE COMPLET EN PAGE 28

ÉDITION ABONNÉS  
INTERDIT À LA VENTE



Toutes les photographies de cette double page sont tirées d'un reportage de Martine Franck dans la communauté de Longo Maï, coopérative agricole et artisanale autogérée, à Limans, Alpes-de-Haute-Provence, 1981



(Suite de la première page.)

CINQUANTE ANS D'ESPOIR

# Longo Maï, sur les sentiers de l'utopie

Amnistié en 1962, un temps professeur, Rémi rencontra à Vienne les jeunes antifascistes autrichiens de Spartakus. Ils cheminèrent ensemble jusqu'en Suisse et rejoignirent le groupe Hydra. À Bâle, la répression s'exerçait moins féroce qu'ailleurs. Des soupçons d'accointances avec la Fraction armée rouge allemande imposèrent néanmoins aux activistes pacifiques de plier bagage.

La moyenne montagne provençale était alors en déprise, la terre stérile et peu chère. Rémi y vit le bon endroit pour éprouver les aspirations à l'autogestion de ses jeunes compagnons. Les aspirations, aussi, à défaire des institutions comme le salariat, la famille ou l'école. L'insubordination populaire avait mis en suspens l'adhésion à l'ordre établi. Et, tandis qu'au début des années 1970 pointaient déjà les premiers signes d'une reprise en main, marquée par la normalisation du jeu politique et la récupération des mots d'ordre de la critique, à commencer par celui de l'autonomie, les pionniers d'un contre-exode utopique partaient dans les Cévennes, l'Ariège ou les Alpes-de-Haute-Provence. Ils comptaient faire la démonstration, après d'autres, qu'il était possible de vivre authentiquement libre. On dénombrait ainsi près de cinq cents communautés en 1972 : cinq mille personnes l'hiver et presque quarante mille l'été (4). Éloignées des centres urbains où s'accumule le capital, où l'existence est produite en série, ces campagnes, moins surveillées, devenaient le champ de tous les possibles. Ceux de Limans édictèrent une règle austère. Ils toléraient le vin, pas les psychotropes. Et se méfiaient des envolées théoriques. À Longo Maï, disait le slogan, on allait « défricher plutôt que parler » (5).

## Moutarde, vin naturel et vêtements en laine de mouton

Tous gardent en mémoire le travail harassant et les conditions de vie très dures des premiers temps. Chevrier ou sourcier, ça ne s'improvise pas. « Ayant constaté quelques regrettables lacunes dans notre culture générale, tout particulièrement dans le domaine de l'agriculture, de l'élevage, de l'artisanat, du commerce, de la petite industrie, du bâtiment, de la mécanique, de la médecine, de la comptabilité, de la jurisprudence, des eaux et forêts, et de la paléontologie, il nous est apparu soudain fort politique de devenir aimables avec les quelques centaines de milliers d'Européens moyens susceptibles d'en savoir, là-dessus, un peu plus que nous, et dont les bons conseils techniques et professionnels ne tomberaient pas dans des oreilles ingrates », lit-on dans le premier numéro de *Messages de Longo Maï* à l'automne 1974. L'aventure était mal emmanchée, mais la modestie de mise, le pragmatisme aussi. On alla chercher de l'argent là où il y en avait : en Suisse. Les campagnes de financement de ce qu'on présentait alors comme un projet de villages pionniers se succédèrent. Tant pis s'il fallait s'en remettre à l'ennemi de classe, l'utopie en valait la chandelle. Au triptyque polyculture-polyélevage-polyartisanat venait de s'ajouter la collecte de fonds auprès de prospères sympathisants.

Cet argent représente encore 50 % du budget de Longo Maï. Pour centraliser les dons, l'association Pro Longo Maï est créée en 1974 ;

elle dispose d'un fichier de dix mille bienfaiteurs. La manne, méthodiquement entretenue, a préservé la coopérative des impératifs de rentabilité et permis l'achat de nouveaux lieux où développer d'autres activités. Les « Longos » fabriquent des charpentes, mitonnent des confitures et des gourmandises salées en transformant leurs productions maraîchères. Ils boulangent leur pain, font leur propre fromage, se lancent dans la moutarde de qualité. Les vêtements qu'ils tissent avec la laine de leurs moutons s'arrachent sur Internet avant Noël, et leurs vins naturels trouvent une place de choix chez les cavistes branchés.

Aujourd'hui, Longo Maï est un réseau de dix coopératives situées dans le sud de la France, mais aussi le Mecklembourg allemand, le Jura suisse, la moyenne montagne autrichienne ou l'ouest de l'Ukraine. Les équipements des fermes ne manquent pas d'impressionner. Le joyau de la communauté ? La filature de laine du XIX<sup>e</sup> siècle acquise par le réseau en 1976, à Chantemerle, dans le Briançonnais. Ce village se situe sur le domaine skiable de Serre Chevalier. Les résidences de tourisme, les parkings et les commerces saisonniers disputent l'espace aux maisons et aux ruelles du vieux bourg. Au pied des pistes, en contrebas du télésiège, coule la Guisane. Un canal dérive ses eaux sous un édifice. Là, du sous-sol au grenier, on lave de la laine, on la sèche, trie, carde, file, tisse, peigne. On coupe, on coud. Électrifiée tardivement, la chaîne de lavage date du début du XX<sup>e</sup> siècle ; certains métiers remontent à bien avant. La grosse fileuse arbore une marque belge, et les bobineuses des années 1970 viennent d'Italie. Pour la turbine dernier cri qui alimente toute la filature en électricité, on s'en est remis à la qualité suisse. Chaque poste à sa particularité : au filage il faut du doigté, de la patience pour dompter la tricoteuse allemande au logiciel périmé. Dans la plus grande salle, le gigantesque aspirateur accolé à la cardeuse n'a pas fonctionné. Des nuages de laine, comme une écume, moutonnent sur le sol. Un incident sans gravité, comme il s'en produit souvent. Toute l'année, des équipes venues des coopératives se relaient à la filature, transformant près de quinze tonnes de laine en vêtements et en couvertures.

À Chantemerle comme ailleurs, l'histoire s'est écrite sans trop d'entorses à la règle d'origine. La propriété privée y est toujours abolie et une fondation suisse, le Fonds de terres européen, possède les moyens de production, foncier compris. Abolus aussi, le salariat et la division du travail. Autant que faire se peut, la polyvalence prévaut. Abolie, enfin, la délégation de pouvoir. On décide au consensus, après délibération. L'organisation du travail est fixée lors d'une réunion hebdomadaire à laquelle tous les membres participent, les anciens comme ceux de passage (avec entre les deux une hiérarchie, aussi informelle que marquée). On y passe en revue la constitution des équipes affectées au ménage ou à la préparation des repas, la répartition de la main-d'œuvre entre la construction d'une nouvelle maison et la plantation de pois (6). Deux fois par an, des délégués viennent de toutes les fermes et s'assemblent en « intercoop ». À cette occasion, chaque coopérative fait part de ses besoins aux autres et soumet ses projets. Une fois les propositions de la « commission budget » arbitrées, charge à Pro Longo Maï de ventiler les subsides.

Les Longos sont plus de deux cents à se répartir entre les dix coopératives. Ils vont, ils viennent d'un lieu à l'autre. Pour donner des

coups de main au gré des besoins des chantiers. À Limans, surtout, on bâtit. Il n'est plus honteux maintenant d'aspirer à un minimum de confort, d'avoir une chambre à soi. Dans l'un des trois hameaux de la communauté, « la Passerelle » est enfin achevée. Cette gigantesque construction en terre-paille jouxte les maisons collectives en pierre de taille. La charpente, les parquets, la terrasse en bois, l'escalier... tout a été fabriqué dans les coopératives. Les communs se composent d'une grande cuisine, de salles de bains et d'une salle de yoga. Pour le reste, enfants, couples ou personnes seules, chacun dispose d'un peu d'intimité. Trois générations cohabitent désormais, mais les natifs se font rares parmi les jeunes adultes. Les quadragénaires d'aujourd'hui ont rejoint les coopératives après une première socialisation politique et à un âge plus avancé que leurs prédécesseurs. Baptisé le « futur ancien », leur groupe informel fait le lien entre les générations, unies dans une même détestation de la « prison techno-marchande ».

Une veine dont témoignent leurs publications. *L'Ire des chênaies*, *Nouvelles de Longo Maï* ou bien *Archipel*, autant de feuilles destinées aux « amis ». Les campagnes de presse contre les coopératives dans les années 1980, et les descentes de police qui s'étaient ensuivies, avaient convaincu les Longos de maîtriser leur communication. Quitte à devenir les chroniqueurs de leur histoire. Pour fêter leurs quarante ans d'existence, ils ont organisé à Bâle une exposition – archives, photos, objets et « portraits filmés » – proche de l'autocélébration. L'époque où Longo Maï était en butte à la calomnie, et devait engager des actions en justice pour se dédouaner de « dérives sectaires », semble révolue. La geste autogestionnaire associée au retour à la terre et aux savoirs vivriers semble même aujourd'hui fasciner un certain public.

(4) Bernard Lacroix, *L'Utopie communautaire. Histoire sociale d'une révolte*, Presses universitaires de France, Paris, 1981.

(5) Slogan cité par Beatriz Graf, *Longo Maï, révolte et utopie après 68*, Thésis, Egg (Suisse), 2006.

(6) Lire Ingrid Carlander, « Les irréductibles de Longo Maï », *Le Monde diplomatique*, mars 1996.





© MARTINE FRANCK / MAGNUM PHOTOS

Car les événements de ces trente-cinq dernières années ont donné crédit à ce type de projet politique. L'effondrement du communisme soviétique, l'échec de la social-démocratie, la litanie des alternances sans alternatives ont pu décourager de conquérir l'État. Ou même de s'en remettre à des organisations de masse. C'est le temps des collectifs. Le temps du Chiapas, d'abord, et de sa contre-société rurale : l'altermondialisme encourage à agir local, à penser global et, pour une frange de ses militants au moins, à changer le monde sans prendre le pouvoir. Car si l'ordre néolibéral reste dominant, la période de restauration ouverte au début des années 1980 montre au début du siècle ses premiers signes d'essoufflement. L'écrasement des travailleurs, la destruction du vivant ou la multiplication des catastrophes industrielles et des scandales sanitaires, de la chimie à l'agroalimentaire, suscitent de sérieux doutes sur le sens du progrès humain (7). Certes, le malheur public demeure le sentiment le mieux partagé. Mais le moment semble revenu où le bonheur peut s'envisager autrement que comme une affaire privée.

## Un terrain d'enquête pour doctorants en sociologie

On oppose de nouveau la coopération à la compétition, la subsistance aux mirages de la marchandise. Et, parfois en donnant Longo Maï en exemple, l'autonomie à la liberté des modernes (8). Lewis Mumford ou Ivan Illich, Jacques Ellul et Bernard Charbonneau : des penseurs retrouvent droit de cité. Face à la technocratie, on se persuade que la réappropriation des savoir-faire préindustriels et les efforts qu'elle requiert « ne manqueront pas d'apparaître plus séduisants que la misère marchande, la frénésie salariale et l'atomisation sociale technologiquement suréquipée (9) ». À Longo Maï comme dans d'autres lieux, l'utilisation de la traction animale, la réintroduction de semences anciennes, l'autoconstruction en terre-paille doivent se comprendre dans cette perspective émancipatrice. L'apprentissage de la mécanique, de la menuiserie, du filage ou du tissage aussi. Ce qui s'expérimente là attire cependant un public qui excède les seuls cercles militants. Les coopératives voient passer des étudiants en sciences sociales ou en agronomie, venus dans le cadre d'un « terrain ». Articles et émissions de radio ont aussi piqué la curiosité, toute versatile, d'un établissement urbain cultivé (10). Au grand dam des coopérateurs, qui voient débouler à leurs portes ces demi-sachants intrigués.

Les auditeurs de France Culture seraient bien avisés de s'annoncer avant de passer. Et de se brancher sur une radio qui connaît elle aussi une petite notoriété. Radio Zinzine, du nom de la colline depuis laquelle elle émet, a été fondée à Longo Maï en 1981, quelques mois après la légalisation des radios libres. Elle propose à ses auditeurs des émissions variées ainsi qu'un journal quotidien. Pendant une heure, on traite l'actualité sous l'angle Longo. En vieux routier, M. Alex Robin mène son émission tambour battant. Au programme ce matin-là : revue de presse, reportage sur l'ouverture d'un magasin Biocoop dans la

commune voisine, micro-trottoir au marché de Forcalquier sur la réforme des retraites. Il appelle ensuite en direct une sociologue qui vient de publier un article dans *Alternatives économiques*. Quelques morceaux de musique tzigane, une plaisanterie et le tour est joué. On éteint les micros, le studio encombré du sol au plafond de vinyles et de CD retombe alors dans l'obscurité.

Par un chemin cahoteux qui descend à travers une chênaie, M. Robin regagne la salle commune de la coopérative. C'est l'heure du dîner. L'émission est déjà loin, il a d'autres projets en tête, de l'animation de l'antenne locale de la Ligue des droits de l'homme (LDH) à la poursuite de ses recherches sur les violences intercommunautaires pendant le génocide rwandais. Et ses tours de cuisine à prendre. Pour nourrir la centaine d'habitants, il a son secret : « Je suis le roi de la tarte ! » Arrivé en 1974, à 16 ans, après avoir fugué, il fait partie de cette première génération qui a dû tout défricher et ferrailer contre les gens du coin. En 1985 sous l'étiquette du Parti socialiste unifié (PSU), puis en 1992 sous celle des Verts, il se présente aux élections cantonales. En témoignent encore quelques affiches écornées : « Pour changer de refrain, votez Alex Robin ! »

Les Longos ont pris leurs distances avec les organisations de gauche à mesure qu'elles s'effondraient. Tout au plus ont-ils maintenu des liens empreints de vigilance avec la Confédération paysanne. Mais, parmi les anciens, la volonté d'investir la politique locale a perduré. En mars 2020, c'est un autre membre de la coopérative, M. Nicolas Furet, qui remporte les élections municipales de Limans. Un café a rouvert depuis peu sur la place du village. Une affiche propose aux habitants de souscrire collectivement à une mutuelle pour bénéficier de tarifs négociés. Quelques mètres plus loin se trouve le fournil du boulanger. Ses pains bio, concoctés avec les farines anciennes d'un meunier voisin, connaissent un succès certain. Contrairement à d'autres, l'école, coquette, n'est pas menacée de fermeture. D'ailleurs, depuis 1985, tous les enfants de Longo Maï y sont scolarisés.

Jusqu'à ce que la fatigue ait raison de la haute estime dans laquelle M. Furet tenait sa fonction, l'édile ne ménageait pas sa peine, et utilisait Radio Zinzine pour rendre compte à ses concitoyens des délibérations byzantines de la communauté de communes. Mais son mandat aura été de courte durée. Le 21 septembre 2022, par une lettre placardée sur les murs du village, il informe ses administrés de sa démission mais aussi de son souhait de quitter la coopérative. « Les raisons de mon départ sont croisées, entre celle de mon incompatibilité chronique à cette fonction bien trop corsetée institutionnellement, et celle de ma fatigue, ma lassitude de continuer à vivre en collectif à Longo Maï où je suis installé depuis quarante-sept ans. » Et de préciser : « Que ce soit clair, ce n'est [pas...] la fuite de Longo Maï qui ne m'a fait aucune mauvaise manière, mais bien celle de mon caractère peu compatible avec l'air du temps. La bête est trop vieille, on n'y peut rien changer. »

D'ordinaire, les membres de Longo Maï hésitent à faire étalage des dysfonctionnements internes. Surtout que la question posée renvoie à un autre problème : la possibilité matérielle de mettre les voiles. On peut avoir passé sa vie à

se soustraire à l'accumulation, et en bénéficier par héritage. Mais tout le monde ne dispose pas du pécule nécessaire pour envisager une alternative à la vie collective. À moins de se soumettre à l'approbation des autres pour obtenir une « aide au départ ». « Les portes sont ouvertes », dit-on. Il faudra seulement que M. Furet et sa compagne attendent qu'une « intercoop » décide de la somme à leur allouer. Cela prendra peut-être un peu de temps d'autant que les raisons du divorce ont été exposées. « Mon engagement de vie à Longo Maï est depuis une décennie toujours plus problématique pour moi. J'en partage toujours beaucoup d'aspirations sociales, philosophiques, politiques, mais je me sens de moins en moins en phase avec beaucoup de ses membres. » Chaque génération refaçonne l'utopie à son image. Et si les jeunes prolongent l'œuvre de leurs aînés, ils regardent le passé sans nostalgie.

## « Aujourd'hui, on dirait que c'est un "mascu" toxique »

« Rémi ? Si on devait le définir avec les critères d'aujourd'hui, on dirait que c'est un "mascu" toxique. » Malgré l'iconoclasme, le bon mot fait rire la tablée. À l'entrée du parc naturel régional du Luberon, Longo Maï a acheté en 1996 une belle bâtisse entourée de vignes et de quelques oliviers. La Cabrerie est la coopérative viticole du réseau. Seuls trente kilomètres la séparent de Limans, mais la déférence envers les mythes fondateurs y est nettement estompée. Après une journée à repiquer des oignons, sortir les chèvres



© MARTINE FRANCK / MAGNUM PHOTOS

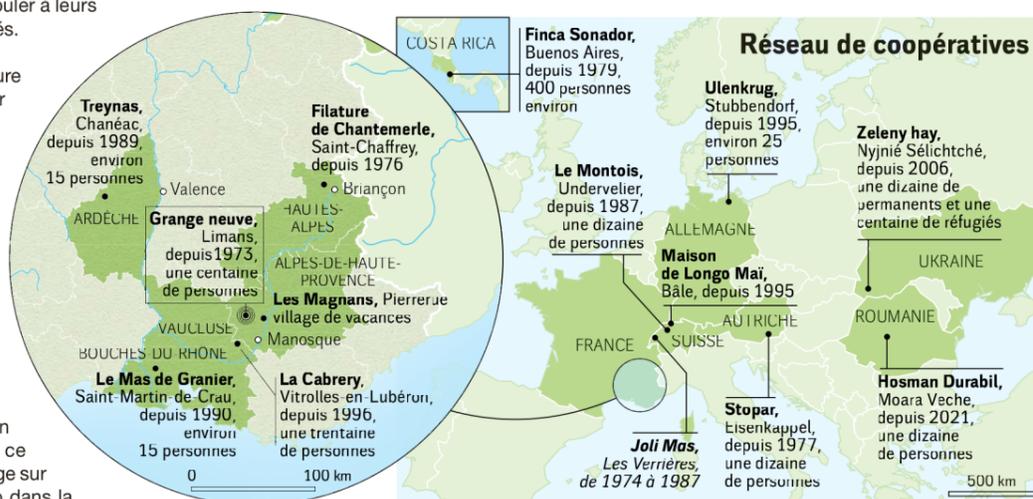
ou préparer les commandes de vin à livrer, on partage quelques bières. En dévalant la pente d'une des collines de la propriété, on parvient à un étang qui fait la joie des habitants l'été. Ils sont une trentaine à vivre là à l'année, de jeunes adultes pour la plupart, parents d'enfants en bas âge pour certains, blancs, très majoritairement diplômés. Ici, on est « déconstruit ». Entre deux discussions sur l'acidité du vin et la prochaine mise en bouteille, on cause volontiers féminisme radical et pensée décoloniale. La suprématie blanche à l'œuvre dans la société ou l'absence de mixité à Longo Maï posent question. Pas sûr qu'avec les anciens toutes ces interrogations soient partagées.

À l'occasion du cinquantième des coopératives, la possibilité de réunir tous les enfants nés à Limans a été évoquée. Mais l'ambiance festive n'était pas garantie. Ceux qui sont nés lors de la première décennie ne font pas tous le récit d'une enfance heureuse. Ils ont des comptes à régler, des blessures à réparer. Dans les années 1970, les Longos sont allés loin dans leurs tentatives de remise en cause de l'institution familiale. Les jeunes mères de l'époque admettent aujourd'hui qu'elles n'étaient pas toutes enthousiastes à l'idée de confier à d'autres leurs enfants, de les voir élevés par cohorte, séparés de leurs parents biologiques, et pour certains du reste de la fratrie. Une référente avait plus spécialement en charge la surveillance et le soin d'un petit groupe, mais l'éducation, elle, était censée être partagée par tous. Les enfants de Longo Maï ont presque tous quitté l'organisation. Pour d'autres collectifs, ou pour une vie urbaine aux antipodes des valeurs qu'on a voulu leur inculquer. Devenus parents eux-mêmes, ils jugent parfois durement les adultes d'alors, même ceux qui estiment aujourd'hui s'être fourvoyés.

Les Longos ont désormais de nouveaux défis à relever, et toujours autant de projets à mener : de l'aide à l'installation d'autres collectifs autogérés au soutien des travailleurs agricoles sans-papiers d'El Ejido ou de la plaine de Crau. Dès 1990, fidèle à l'internationalisme de ses débuts, Longo Maï a mis sur pied le Forum civique européen (FCE), un réseau international de solidarité. Mais qu'il tente de soustraire des terres à la prédation de la Treuhand en ex-République démocratique allemande (11), ou qu'il organise en 2022 l'accueil d'urgence de réfugiés ukrainiens dans la coopérative de Transcarpatie, le FCE a besoin d'argent

pour fonctionner. Or, dans le même temps, on envisage de se passer des donations suisses. Une des pistes consisterait à créer une parqueterie dans la coopérative de Treynas en Ardèche, où une filière bois, de la sylviculture à la production de charpentes, existe déjà. Il y aurait aussi le développement des locations touristiques aux Magnans. Face à la montagne de Lure, Longo Maï possède ici un hameau entier, dont chacune des maisons a été rénovée et transformée en gîte rural. Le site Booking.com offre déjà la possibilité d'y réserver son séjour, « à quarante kilomètres du golf le plus proche, et moins d'une centaine de l'aéroport d'Avignon-Provence ». Depuis peu, les visiteurs peuvent aussi s'inscrire pour une semaine « jeune, yoga et detox », ou un stage d'« écologie intérieure ». La frugalité à portée d'un saut de puce en avion privé, le projet semble un peu dérailler. Mais Giono reste dans les cœurs, et dans les têtes : « Qui saurait orienter son foyer en plein air et faire du feu ? (...) Qui saurait tisser l'étoffe ? (...) Qui saurait écorcher un chevreau ? (...) Qui saurait vivre (12) ? » À Longo Maï, on sait.

ANNE JOURDAIN.



(7) Lire Benjamin Fernandez, « Au risque de la catastrophe industrielle », *Le Monde diplomatique*, juillet 2023.

(8) Cf. Aurélien Berlan, *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, La Lenteur, Saint-Michel-de-Vax, 2021.

(9) Bertrand Louart, *Réappropriation. Jalons pour sortir de l'impasse industrielle*, La Lenteur, 2022. Bertrand Louart vit à Longo Maï dans la coopérative de Limans, où il est, entre autres activités, menuisier.

(10) Par exemple, « Longo Maï, l'utopie dure longtemps », France Culture, 23 avril 2020, ou Jade Lindgaard, « La ferme des radicaux », *Mediapart*, 26 février 2015, [www.mediapart.fr](http://www.mediapart.fr)

(11) Lire Rachel Knaebel et Pierre Rimbart, « Allemagne de l'Est, histoire d'une annexion », *Le Monde diplomatique*, novembre 2019.

(12) Jean Giono, *Les Vraies Richesses*, Grasset, 1936.